

ODE A GRÉMAZIE

Le long des rives du grand fleuve
Le glas des morts s'est promené,
Car la patrie en deuil est veuve
De son poète infortuné.
Partout où résonna sa lyre,
Au souvenir de son martyre
Des pleurs de regrets ont coulé ;
De l'humble toit de la chaumière
S'élève une ardente prière
Pour le repos de l'exilé.

Il fut le chantre de nos gloires,
Le barde aimé des jours anciens
Où, sous le poids de leurs victoires,
Tombaient les héros canadiens.
Plein de l'amour de la patrie,
Il consacrait tout son génie
A la célébrer dans ses vers,
Et ses accents patriotiques,
Ressuscitant les jours antiques,
Les révélaient à l'univers.

Du champ labouré par les balles
Il leva le sanglant sillon,
Chantant les luttes colossales
Et le Drapeau de Carillon.
Sa muse aux ailes intrépides,
Dédaignant les bruits insipides
Dont son génie était lassé,
Cherchait dans un rêve sublime,
Esprit planant sur un abîme,
Les grandes rumeurs du passé.

Pour célébrer notre épopée,
Nomme-moi, maître, ton rival !
Saluant la croix et l'épée,
Tu chantes Montcalm et Laval.
Saints martyrs de la colonie,
Héros, frères de ton génie,
Défilent graves sous tes yeux ;
Tout ce que le passé recèle
De faits sublimes se révèle
A ton regard audacieux.

Un jour, flagellant ton génie,
Le vent d'orage t'emporta.
Tu connus la loi — ne sois pas
Sous l'humble toit qui t'abrita.
Proscrit de ta rive sereine,
Tu promenas ton âme pleine
Des regrets qui t'ont consumé,
Et quand vint l'heure déchirante,
Par une main indifférente
Ton regard éteint fut fermé !

Sur le cercueil qui te renferme
Avec nos pleurs jetons l'oubli ;
Que le couvercle se referme
Sans insulte à ton front pâli.
Oui, paix à ton âme chrétienne !
Et que l'Eglise se souvienne
Des hymnes que chantait ta voix !
Tu mérites qu'on te pardonne,
Car tu portes double couronne,
Poète et martyr à la fois !

Faut-il que ta dépouille chère
Dorme toujours si loin de nous ?
Nous ramènerons ta poussière
Sur ces bords dont tu fus jaloux ;
Noble et suprême apothéose.
Il faut que ta cendre repose
Près des héros que tu chantas
Et que ta lyre harmonieuse
Plane sur la ville oublieuse
Qui maintenant te tend les bras.

Nous saluerons avec ivresse
Ce jour que devançant nos vœux,
Où sur ces bords que le flot presse
Tu dormiras près des aïeux.
Quand notre rive encor fidèle
Verra ta dépouille mortelle
Rendue à ce sol orphelin,
Une acclamation immense
Fera bondir, noble vengeance !
La vieille cité de Champlain !

Et sur ton humble mausolée,
Marbre rayonnant de ton nom
Planera ta muse mêlée
Aux fiers orages du canon,
Et toutes les rumeurs de gloire,
Echos lointains de notre histoire,
Viendront se donner rendez-vous
Sur la tombe où tes jeunes frères,
Mêlant leurs hymnes funéraires,
Te veilleront d'un œil jaloux.

Et moi, dont la muse craintive
Fuit les grands vols avec effroi,
J'irai d'une larme furtive
Mouiller un jour ton marbre froid,
Et recueilli sur la poussière
Dire au Seigneur une prière
Qui fera tressaillir tes os,
Plus que ces strophes solennelles
Qui couvrent de leurs blanches ailes
Le lieu sacré de ton repos.

Et je dirai tout bas : O maître,
Vers nos rivages revenu,
Daigne un instant me reconnaître,
Moi, pauvre poète inconnu.
Perdu dans la noble phalange
Qui jette un hymne de louange
Sur ton cercueil si tôt fermé,
Devant ta dépouille attentive
Je jette ma note plaintive,
O mon poète bien-aimé !

M.-J.-A. POISSON.

Arthabaska, avril 1879.

LE MARIAGE DE L'EMPEREUR ET DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

Lorsque, au premier coup de canon de midi, le dimanche 30 janvier 1853, la voiture à huit chevaux qui portait l'empereur et l'impératrice à Notre-Dame, sortit des Tuileries, entre deux haies de gardes nationaux et de soldats, enserrées et noyées dans les flots d'une population empressée et sympathique, la souveraine s'avavançait précédée et comme éclairée du double rayonnement de la beauté et de la charité. On l'admirait, parce qu'on la voyait belle ; on l'honorait, parce qu'on la savait bonne ; et, si les six cent mille francs de diamants, offerts par la ville de Paris et réservés, à sa prière, pour élever les jeunes filles pauvres, ne brillaient pas sur sa personne, l'éclat du collier absent était bien surpassé par l'auréole de respect attendri qui s'élevait du cœur des mères reconnaissantes.

Il est plus aisé d'imaginer que de peindre l'attention respectueuse, mais ardente et insatiable, qui, du fond de l'immense nef de Notre-Dame, accueillait l'impératrice à son apparition sous le portail, et la suivit dans sa marche jusqu'au fauteuil qui l'attendait devant le chœur. Il y eut dans tous les rangs, dans toutes les profondeurs de cette réunion immense, quelque chose de plus éclatant encore que les acclamations ; ce fut, à proportion qu'elle marchait, un murmure approbateur et comme l'explosion respectueusement contenue, mais d'autant plus éloquente, des esprits et des cœurs qui se donnaient. Avant le moment où, ayant autour d'elle les chefs de l'armée, les cinq cardinaux français et dix évêques, l'officier la bénit comme épouse et comme souveraine, le peuple du dehors et l'élite sociale réunie dans la basilique l'avaient consacrée. Elle était entrée à Notre-Dame choisie par l'empereur, elle en sortit adoptée par la France.

Suivons l'impératrice Eugénie du parvis de Notre-Dame aux Tuileries ; étudions sa vie au milieu des devoirs de son rang, à travers les distractions du monde, les soucis des affaires, les consolations de la maternité ; montrons-là associée à la tâche glorieuse et difficile de l'empereur ; poussée par son énergie en Corse, où elle visite le berceau des Napoléon ; en Afrique, où elle est saluée dans les fantasias des Arabes ; à Constantinople et en Egypte, où elle recueille, du Caire à Suez et aux Cataractes, les hommages rendus au prestige de la France impériale ; toujours ferme, ardente, résolue, toujours la même enfin, même à l'heure douloureuse où elle gravit la première marche de son calvaire.

Le trait distinctif et caractéristique de l'impératrice Eugénie, c'était l'élégance en toutes choses, dans l'esprit, dans les goûts, dans l'accueil, dans la personne. C'est par cette qualité, qui semble d'essence française et dont Paris est le juge suprême, qu'elle exerça pendant dix-sept ans un prestige sans exemple autour d'elle, non seulement dans la sphère du trône, mais dans tous les milieux sociaux où ses voyages la conduisirent. Quoique la beauté et la grâce aient cent formes diverses, et soient diversement appréciées, elle était belle et gracieuse pour tous et partout, parmi les patriciennes comme parmi les paysannes, à Paris comme à Biarritz. J'ai vécu, comme bien d'autres, pendant la durée du règne, dans la sphère du monde officiel, admis ou appelé à la cour ; et quoique bien des femmes, favorisées entre toutes de la nature et de la fortune, y aient attiré l'admiration et reçu de justes hommages, jamais on n'y a entendu dire qu'aucune d'elles y ait balancé, encore moins effacé, l'éclat de l'impératrice.

Sa vie était simple et active. Levée et prête avant neuf heures, elle vaquait dès lors aux occupations qui remplissaient sa journée. Elle aimait les lectures sérieuses et possédait une instruction solide et variée, à laquelle ses voyages avaient beaucoup ajouté. Sa grande fortune personnelle lui avait permis de partager son existence entre l'Espagne, l'Angleterre et la France, et un esprit aussi vif que le sien n'avait pu étudier ces grands pays sans y cueillir la riche moisson qu'y offrent aux

intelligences les mœurs, les arts et les lettres. Elle donnait ses audiences le dimanche, après la messe ; ces audiences s'élevaient généralement à dix personnes ; mais, s'il s'y trouvait, et ce n'était pas rare, des interlocuteurs dignes d'apprécier et de soutenir sa causerie, elle était sujette à se désheurer, comme disait le cardinal de Retz, oubliant les absents pour les présents, et cédant elle-même au charme qu'elle exerçait.

Parmi les femmes diversement distinguées avec lesquelles j'ai eu l'honneur de m'entretenir, je n'en ai pas connu une seule dont la parole eût autant d'imprévu, contenu par autant de naturel et de droiture. Elle avait quelquefois des mots semblables à ces éclairs qui font subitement fermer les yeux, mais qui laissent après eux le ciel plus bleu et l'atmosphère plus pure. C'est à propos d'un de ces mots, rappelant les joies enfantines que lui donnaient, à sept ans, les histoires spirituellement racontées, à elle et à sa sœur, par Henri Beyle, connu sous le pseudonyme de Stendhal, qu'interrogé par elle sur l'impression que j'en avais éprouvée, je lui répondis que sa conversation me rappelait quelquefois cette charmante gazelle des Pyrénées, qui porte parmi les chasseurs le nom d'izard. On la voit sur la pointe d'un rocher, silhouette fine, svelte, aérienne, sondant les profondeurs d'un œil intrépide, et puis s'élançant d'un bond prodigieux. On la croit brisée, mais, pendant qu'on cherche son pauvre corps dans l'abîme, on la voit plus alerte, plus légère, faisant résonner de son pied idéal l'arête marbrée du pic opposé.

GRANIER DE CASSAGNAC.

LES BOISSONS D'ÉTÉ

Le Dr Philibert, ancien major de l'armée d'Afrique, puis praticien fort recherché à Paris, n'a plus pour clientèle que les amis, bien portants, qui d'aventure vont sonner à la grille du rustique ermitage où le disciple d'Esculape cultive béatement la tulipe, la pêche et le melon, en se préoccupant surtout de n'être plus médecin, de ne plus signer d'ordonnances.

Or, un des jours les plus chauds de cette chaude saison, nous étions allés, en famille, demander l'hospitalité à l'ermitage du docteur. Tout s'était bien passé, quand, au moment du retour, une de nos jeunes filles se trouva soudain prise d'une sorte de fièvre froide, qui amena la syncope et put nous faire craindre une grave complication, car de prime abord le docteur lui-même semblait ne rien comprendre à ce subit accident.

Après enquête, cependant, il fut reconnu que la jeune fille, qui venait de sauter, de courir, avait tout bonnement bu plusieurs gorgées d'eau fraîche à même la pompe, et s'était ensuite reposée dans un bosquet où la fièvre l'avait saisie.

La cause connue, restait à combattre l'effet, ce qui ne fut pas mince affaire, car il y avait perturbation complète du système, et presque inanition de la malade. Enfin, à grands renforts de frictions qui ramenèrent la circulation, et de boissons brûlantes qui produisirent une heureuse réaction intérieure, tout danger fut écarté ; mais l'enfant avait été trop rudement secouée pour qu'il fût possible de la ramener le soir même à la ville.

Par ordonnance du docteur, il fut décidé que nous passerions la nuit à l'ermitage, où un véritable campement dut être improvisé.

Comme nous nous excusions de causer un tel dérangement :

— Eh ! pardieu ! fit le docteur, à quoi bon ces doléances ? le dérangement n'est que drôle ; mais je lui voudrais une autre cause ; car ce qui n'est pas drôle, c'est que l'on s'avise de venir être malade ici, comme si l'on ignorait que je ne suis plus médecin. Espérons qu'on ne recommencera pas.

— Qui sait, docteur, qui sait ?

— Comment, qui sait ?

— Une imprudence, vous le voyez, est si tôt commise.

— Il n'en faut pas commettre, alors.

— C'est facile à dire, docteur, mais beaucoup moins à observer. Ainsi, par exemple, en des temps comme celui d'aujourd'hui, quand on serait tenté, pour employer la locution vulgaire, d'ingurgiter la mer et les poissons, où s'achève la prudence, où commence l'imprudence ? Ne nous disiez-vous pas tout à l'heure que si, au lieu de s'asseoir après avoir bu, l'enfant s'était remis à courir, à sauter, il n'en eût probablement rien été ?

— Certainement, et je le maintiens.

— Il y a donc, notamment sur ce chapitre de la boisson, qui est d'actualité, un ensemble de théories, de préceptes vérifiés par l'expérience ?

— Certainement.

— En ce cas, docteur, puisque vous savez ces choses et que nous les ignorons...

— Je devrais vous les apprendre, n'est-ce pas ? Ah ! les voilà bien... Encore une fois, je ne suis plus médecin !

— Non, mais vous êtes le plus obligeant, le plus humain des mortels, et, de votre aveu, nous sommes vos amis.

— Je ne dis pas non, mais...

— Nous écoutons, docteur, nous écoutons...

— Soit ! car aussi bien faut-il dire quelque chose pour passer la soirée. Et d'abord, avant de vous parler de la façon de boire et de la nature des boissons, je voudrais noter ce point important, que la soif, même aux temps et dans les pays les plus chauds, peut être (relativement, bien entendu) un besoin plus ou moins factice résultant d'une habitude prise et non d'une exigence naturelle.

En thèse générale, chacun doit l'avoir remarqué, la soif artificielle, la soif due à la gourmandise ou au désœuvrement, est une des plaies de l'humanité ; "boire sans soif" — fait dire Beaumarchais par un ivrogne — nous distingue des autres bêtes.

Ici, à la vérité, la pensée est juste, mais l'expression ne l'est pas, car il paraît inexact de croire que les habitudes du cabaret, du comptoir d'étain, du café, de la brasserie, boivent sans soif ; l'habitude qu'ils ont contractée d'absorber telle quantité ou telle sorte de liquide leur rend cette absorption obligatoire ; c'est un besoin ajouté aux exigences de la nature ; et, comme pour toutes les habitudes qui commandent souvent plus impérieusement que la nature même, ils souffriraient s'ils manquaient de satisfaire à cette soif, qui, pour être artificielle, n'en est pas moins vive.

C'est par millions d'hectolitres que peut annuellement se chiffrer, seulement pour la France, l'ensemble du liquide absorbé sans raison, sans utilité, c'est-à-dire de quoi faire couler à larges bords une grande rivière ; et la proportion est bien plus forte encore dans les "pays de bière", où la moyenne quotidienne de consommation s'élève à cinq ou six litres, et où l'on trouve des buveurs absorbant jusqu'à cinquante, soixante et même quatre-vingts litres de liquide.

De même donc qu'il y a par le monde une majorité de gens qui se sont créés une soif factice permanente, de même chaque année, lorsque arrivent les premiers jours chauds, une multitude de personnes se font ce que j'appellerai une soif saisonnière, en vertu d'une erreur de leurs sens, qui les porte à croire que la boisson est un palliatif de la chaleur.

Sous prétexte de se rafraîchir, elles boivent d'abord sans soif, elles introduisent à l'intérieur une fraîcheur qui leur paraît combattre l'influence de la température extérieure ; et, pour peu que l'expérience se renouvelle quelquefois au début de la saison, en voilà pour toute la période des chaleurs ; voilà, créé de toutes pièces, sans nécessité, et contre les saines lois hygiéniques, un besoin qui va croissant à mesure qu'on le satisfait, et qui devient par conséquent un tyran aussi importun que nuisible.

Le premier précepte à suivre, la première précaution à prendre quand vient la chaude saison, consisterait donc à ne pas prendre l'habitude de boire entre les repas, toutes les fois du moins qu'il n'y a pas eu marche ou exercice exceptionnel ; car il est bien évident qu'il ne faudrait pas don-